

Webinaire Plant Health 2020-06-23

Alexandre Hobeika, CIRAD, UMR MOISA

Quelques éléments généraux de discussion d'un point de vue de la sociologie et de la science politique

Il me semble que traditionnellement, dans les projets de développement qui incluent une dimension de sciences sociales, on développe une méthode en laboratoire, puis on intègre ensuite une dimension de sciences sociales pour donner une place aux acteurs de terrain, voire pour faciliter l'adoption des solutions qu'on propose. Et pourquoi pas, mais c'est une vision réductrice des sciences sociales, alors qu'elles offrent des outils pour traiter plus en profondeur la question de la démocratie (souvent traitée rapidement sous le terme, très flou, de « participatif »), avec des conséquences concrètes sur la manière de faire de la recherche et de l'appui aux décideurs institutionnels. En effet, une originalité des sciences sociales est d'accepter que nous scientifiques sommes des éléments de la société globale, qu'on analyse et sur laquelle on veut intervenir, et d'en tirer les conséquences épistémologiques et méthodologiques.

Premièrement, on est amené à s'interroger sur le sens de ce qu'on est en train de faire, en tant que scientifiques, quand nous formulons des projets de recherche. J'aimerais mettre ici l'accent sur le concept de *plant health* : qu'est-ce qu'on entend par là exactement ? Pour prendre un exemple proche, la notion de "santé animale" est très polysémique : met-on l'accent sur la santé des humains, le commerce des produits animaux, au niveau individuel ou systémique, ou bien la santé des animaux ? Et comment définit-on ce qu'est un animal, comment trace-t-on une limite avec un insecte par exemple, qu'est-ce que ça implique d'utiliser des termes comme ravageur ou nuisible ? Qu'en est-il dans le cas des plantes ? On pourrait poser la même question sur les notions de santé environnementale. La définition qu'on choisit possède une philosophie sous-jacente et conduit à privilégier certaines problématiques et certains intérêts. Par conséquent il est impossible d'être neutre, donc autant l'assumer et être au clair avec cette dimension. Pour cela, il est utile d'adopter une démarche socio-historique pour comprendre d'où vient la notion qu'on travaille, quels en sont les points aveugles, et quels sont les acteurs qui la portent, etc.

Deuxièmement, en termes de relations aux acteurs de la santé des plantes (agriculteurs, techniciens, etc.) : quel est le statut politique et scientifique qu'on leur attribue ? Est-ce qu'on leur impose une vérité qu'on a conçue de notre côté, est-ce qu'on les considère comme des ressources de connaissances qu'on exploite, est-ce qu'on les intègre à la conception de la recherche et si oui comment ? Ensuite, comment faire pour modifier des comportements ? Une approche fréquemment employée est de faire de la communication sur les pratiques qu'on veut promouvoir, comme si les acteurs étaient ignorants étaient dans l'erreur : il s'agit d'agir sur les représentations des individus, avec le risque de les stigmatiser. Cette méthode repose sur une vision réductrice de la société et des raisons des actions humaines. Beaucoup de travaux montrent que les acteurs, par exemple les agriculteurs du sud, connaissent généralement très bien leur environnement, et réfléchissent fréquemment à comment s'y

adapter. De plus, les acteurs font ce qu'ils peuvent en fonction des ressources dont ils disposent : par exemple, si les personnes obèses mangent mal, c'est principalement parce que l'offre alimentaire qui leur est accessible est de mauvaise qualité ; si certains éleveurs utilisent beaucoup d'antibiotiques, c'est que c'est rentable économiquement et encouragé ou peu contrôlé. En conséquence, changer les pratiques passe avant tout par changer les institutions, les circuits économiques, bref ce qui encadre et détermine les comportements. Plutôt que de penser les acteurs comme un ensemble d'individus indépendants, il convient de les considérer comme inscrits dans des systèmes politiques et économiques.

Ces considérations sont volontiers schématiques et beaucoup d'acteurs s'interrogent régulièrement de cette manière. Les sciences sociales offrent des outils pour y répondre. Cependant elles sont souvent cantonnées dans des *work packages* secondaires, alors qu'elles ont à mon sens vocation à être en discussion avec l'ensemble des autres disciplines. Sur les questions de santé humaine et de santé animale, de telles discussions ont été construites sur le moyen terme, de façon très fructueuse. Pour la santé des plantes, sujet nouveau en sciences sociales, beaucoup reste à faire, mais il serait pertinent de s'inspirer de ces exemples de réseaux de débat et de recherche, pour construire une vraie interdisciplinarité.